

À L'OUEST, RIEN DE NOUVEAU, PAR... PESSIN L'INNOVATION DÉMYSTIFIÉE

Article extrait de la revue *Recherches contemporaines*, n° spé. "Image satirique", 1998

André GUYON

Parmi les dessinateurs qui, depuis de nombreuses années, animent les pages du *Monde*, s'il en est un qui se distingue par son style intrigant, à la fois neutre et provocant, et donc questionnant, c'est Pessin. Le dessin qui a déclenché cette communication est paru le 17 novembre 1994. Il commentait, avec un dessin de Plantu et un autre de Sergueï, les récentes mesures du gouvernement Balladur. La confrontation des trois dessins fait ressortir, à côté du style dramatique et scénique de Plantu, du style métaphorique de Sergueï, l'énigme du style de Pessin : il se contente d'un instantané quotidien (deux lycéens qui rêvent d'avenir), sans mise en scène, sans apprêt, sans symbole. Le lecteur pressent cependant un sous-entendu.



Fig. 1. – Pessin, *Le Monde*, 18 novembre 1994.

Ce style est faussement naïf, allusif, ironique ou poétique. Plus qu'un autre il en appelle à la connivence du lecteur, chargé d'entrevoir le non-dit et l'implicite. L'interprétation est guidée par le dessin même, ce tracé esquissé, tremblant, tâtonnant, cette allure de croquis inachevé, mal léché, ce style qui donne la sensation d'une humanité mal dégrossie, informe, vulnérable, qui s'en va. Ce style a le sens que Pessin donne aux tags¹ : style de ceux qui rêvent d'être quelqu'un et sont menacés de n'être personne.



Fig. 2. – Pessin, *Le Monde*, 28 juillet 1995.

Très souvent chez Pessin nous retrouvons ces hommes-sacs, ces hommes-bouillie, ces êtres difformes² ; leurs propos d'incertitude et de lassitude³ ; leur laideur, leur absence de dignité, leur être grégaire⁴. Ce style de l'informe, qu'on peut qualifier de *grunge* et qui évoque les personnages de Beckett, nous offre l'image d'une société en perte de forme, ces dessins sont le miroir d'une dégénérescence.

À lui seul, ce style porte une nouvelle : "À l'Ouest, rien de nouveau." En dépit des décisions, des projets, des innovations, nous sommes pris dans une implacable marée descendante. Chaque nouvelle mesure nous ramène en arrière,

1. *Le Monde*, 10 novembre 1990.

2. *Ibid.*, 28 juillet 1995.

3. *Ibid.*, 16 avril 1996.

4. *Ibid.*, 4 octobre 1995.

à une situation antérieure, à la case départ. Ce style dénonce une entropie. Les projets, les mots ronflants sont le masque d'un reflux, et l'image satirique doit désigner, arracher le masque.

Dans le dessin du 18 novembre 1994, nous voyons deux gentils lycéens, qui rêvent d'avenir (après avoir écouté le premier ministre) : "Je ferai mécanique auto, j'aurai mon garage à moi, mes enfants iront à l'Université" : ils sont parfaitement heureux d'être habités par un projet. Or le lecteur réalise avec effroi que ce rêve enchanteur nous ramène à nos parents, ou grand-parents, nous ramène à 1936 (ce que signifie peut-être le vieux pupitre). D'où cette horreur : nos espoirs mêmes signifient un retour en arrière qui s'ignore.

Sous mille formes revient ce thème : notre société est une machine au fonctionnement inversé. Les innovations produisent la régression : dans la vie sociale ("Tu retourneras à la clandestinité à ta majorité¹"), dans l'industrie ("Un petit effort, je suis sûr que vous pouvez faire moins vite²"). L'inertie est cultivée. En particulier à l'école, qui pratique à la fois l'inconscience ("Quand vous êtes à l'école, oubliez d'où vous venez et ce que vous allez devenir³") et l'effort aveugle ("Avant, avec le bac on était chômeur, maintenant il faut au moins le DEUG⁴"). Toute une population est conditionnée au marasme ("Y a même des filières pour rester pauvre toute sa vie⁵").

Pessin infiniment creuse cette sensation : pour l'Occident, le temps s'est retourné⁶. Nous sommes entrés dans un présent vulnérable, où l'homme est menacé, a perdu ses droits ("Vous avez le choix entre le droit du travail et le travail⁷"), (*Droit du travail. Aïe aïe aïe !* s'intitulait un recueil publié par Pessin en 1994) ; l'homme a perdu sa place ("Avant de supprimer les lits dans les hôpitaux, s'assurer qu'ils sont inoccupés⁸"). Ne reste que le souvenir d'un passé heureux, et une gueule de bois ; la perspective d'un avenir qui n'a plus rien de chantant ("Maintenant que les enfants sont grands on va pouvoir s'occuper de nos parents⁹") ; on entre dans la pénurie nostalgique ("Tu leur racontes la société de consommation... en échange je répare ton vieux frigo¹⁰"). Les mendiants¹¹, dont la présence préoccupe les municipalités, sont en fait le symbole même de cette société, saisie d'un vertige de déclin ("Au train où ça se

1. *Ibid.*, 17 avril 1996.

2. *Ibid.*, 11 novembre 1995.

3. *Ibid.*, 8 février 1996.

4. *Ibid.*, 13 décembre 1990.

5. *Ibid.*, 24 mai 1996.

6. *Ibid.*, 22 décembre 1990.

7. *Ibid.*, 6 octobre 1995.

8. *Ibid.*, 17 juin 1994.

9. *Ibid.*, 5 octobre 1995.

10. *Ibid.*, 28 septembre 1995.

11. *Ibid.*, 4 août 1995.

dégrade, vaut mieux avoir vingt ans que dix¹"), qui n'a plus que sa perplexité ("Sortir de la crise ! Par où ? Qui ? Comment ? Quand² ?"), qui a surtout renoncé à jouer un rôle ("Je vous le dis en français pour que vous me compreniez bien : on n'a plus un rond³"). La volonté est bloquée ("Tu vas essayer de te faire réformer ? – Pour quoi faire⁴ ?"); la société est bloquée. Faudrait-il se résigner à la perspective du déclin définitif ? Après tout, les civilisations sont mortelles, nous rappelle le sage Peau-Rouge : "Homme blanc, pas être triste, disparaître, un jour, lui aussi⁵".

Est-ce vraiment la conviction de Pessin ? N'est-ce pas plutôt un cauchemar destiné à réveiller ? Car, par ailleurs, Pessin dénonce avec précision tout ce qui empêche l'innovation d'être vraie et de produire de la nouveauté.

Le monde du spectacle déçoit l'attente parce qu'il ne vit que de recettes ("C'est une cassette de rires préenregistrés, tu me fais quelque chose autour⁶"); il semble avoir renoncé à créer ("On va se passer un morceau de l'émission de la semaine dernière. – C'était le bon temps⁷").

Mais c'est à propos de l'innovation scientifique, réelle celle-là, que la rencontre ne se fait pas, que la nouveauté ne se produit pas. Souvent ignorée, l'innovation scientifique et technique est ramenée aux petits soucis quotidiens (avec le téléphone portable, "Je ramène le pain⁸"), aux problèmes privés ("Le progrès, c'est de ne pas avoir à prendre l'Eurostar pour avorter⁹"), à la satisfaction des pulsions primaires ("Si on ne peut pas rouler à 200, à quoi ça sert d'avoir de grosses voitures, des autoroutes et des hôpitaux¹⁰ ?"). L'esprit n'évolue pas, n'intègre pas les pouvoirs nouveaux dans une conception humaniste neuve : même héros de l'aventure spatiale, même propulsés au milieu de l'infini, ces spatonautes gardent leur esprit popote ("Ah ! bon, vous n'avez pas le câble¹¹ !"), préoccupés de télévision et non du spectacle grandiose qu'ils ont sous les yeux.

C'est pourquoi sans doute Pessin présente le progrès comme dangereux – spécialement dans le domaine nucléaire. En onze ans, les variations sur le danger du nucléaire vont dans le sens du cauchemar croissant – à mesure, dirait-on, que nous y pensons moins. Pourtant nous nous retrouverons sans doute dans son

1. *Ibid.*, 18 juin 1996.

2. *Ibid.*, 27 septembre 1996.

3. *Ibid.*, 2 décembre 1995.

4. *Ibid.*, 11 octobre 1989.

5. *Ibid.*, 17 avril 1996.

6. *Ibid.*, 7 septembre 1995.

7. *Ibid.*, 4 novembre 1995.

8. *Ibid.*, 31 juillet 1996.

9. *Ibid.*, 7 septembre 1996.

10. *Ibid.*, 28 juillet 1996.

11. *Ibid.*, 4 octobre 1995.

interrogation sur l'avenir que la science prépare à l'homme, qu'elle prenne la forme de la science-fiction¹, la forme apocalyptique² ou la forme burlesque³.

À cause de tous ces dangers, l'image du savant n'est pas flattée quand il arrive à Pessin de le rencontrer. Il souligne sa futilité⁴, sa myopie⁵. Et l'on retrouve encore le cauchemar de la destruction ("On a aussi prévu un pilon ultra-moderne⁶").

De la stérilité de l'innovation, il est un autre témoin dont le dessin de Pessin fait un véritable héros – héros négatif, s'entend – c'est le téléspectateur. Comment est représenté cet homme affamé de nouveauté, de nouvelles, d'inédit ? C'est l'homme paradoxalement fermé – et que la télévision encourage à se renfermer dans sa coquille. Les grandes questions sont coupées, occultées, déconsidérées, amorties par la publicité ("L'Univers est-il en expansion ? demande l'un. Réponse après la pub⁷"). Si bien que le téléspectateur est encouragé à fuir les émissions qui ouvriraient l'esprit ("C'est l'éclipse. J'en profite pour aller aux toilettes⁸"). Ce qui contribue à cette fermeture, c'est aussi l'ignorance du passé (Pessin souligne avec un humour gentiment féroce l'inculture historique des téléspectateurs : "*Les Sept Samourais*, un film japonais ? T'es sûr⁹ ?" ; "Pour ceux qui auraient raté les épisodes précédents : les ennemis ne sont plus les mêmes¹⁰ !"). Mais il s'agit aussi d'un parti pris de tourner le dos au réel ("Hou la la, regarde ce qui se passe dehors¹¹") et en fait de ne pas s'intéresser même à ce que l'on regarde à la télévision ("Je savais pas que tu aimais Duras. – J'ai perdu la télécommande¹²"), ou de ne s'intéresser qu'aux détails futiles ("Regarde, il reprend de la sauce gribiche¹³" à propos d'un candidat à l'élection présidentielle).

L'homme-grunge, c'est aussi cet homme réduit à l'état de spectateur amorphe pour qui la réalité s'efface derrière la représentation souvent factice qu'on en donne, et qui ne rêve que d'un rôle fictif ("J'espère décrocher un petit rôle dans *La Bataille de Verdun*¹⁴"). D'où au terme, ce double cauchemar : celui

1. *Ibid.*, 2 juillet 1996.

2. *Ibid.*, 9 octobre 1989.

3. *Ibid.*, 31 mars 1996.

4. *Ibid.*, 2 octobre 1985.

5. *Ibid.*, 7 novembre 1990.

6. *Ibid.*, 4 octobre 1989.

7. *Ibid.*, 30 septembre 1995.

8. *Ibid.*, 11 octobre 1996.

9. *Ibid.*, 21 avril 1995.

10. *Ibid.*, 1^{er} juin 1996.

11. *Ibid.*, 5 mai 1996.

12. *Ibid.*, 18 septembre 1996.

13. *Ibid.*, 25 mars 1995.

14. *Ibid.*, 19 septembre 1989.

d'une société où il n'y aura plus de contact avec la réalité ("Profites-en parce que le 21^{ème} siècle, on te le racontera en images de synthèse¹"); celui d'un homme qui ne vivrait plus que dans la fiction, et dont l'énergie serait condamnée à parasiter le rêve ("Je crois que je vais me faire greffer Canal +²").

J'aurais voulu analyser comment Pessin dénonce la responsabilité des hommes politiques dans cette évolution. Je n'en ai pas le temps ; et au fond tout est dit : par leurs indécisions³, leurs faux engagements⁴, leurs mesquineries⁵, les responsables empêchent un avenir positif de se former, mais ils participent à leur manière d'une ambiance collective. Je préfère analyser la conception de l'image satirique et du rôle du satiriste chez Pessin, au regard du bilan que nous voyons dressé.

Première explication de son style : dans une culture du camouflage, du maquillage, du déguisement, il propose des choses vues, des choses entendues – qui, à être ainsi découpées dans le temps, prennent le caractère fantastique, insolite, significatif et poétique d'un "arrêt sur image" ou d'un ralenti. Il nous donne à *voir* ce qui est occulté ou inaperçu. Il est notre leçon quotidienne de réalité. Il nous donne à voir, il nous donne surtout à *ressentir*. Par leur style même, ses dessins condensent la sensation de malaise, de morosité, de mesquinerie qui semble être celle d'aujourd'hui⁶... L'homme pleurnicheur semble devenir un symbole⁷. C'est l'homme de la nostalgie héroïque ("C'était de belles années, croire à la Révolution et ne jamais la voir⁸"), en qui tout élan semble condamné d'avance ("Ça redonne envie d'être déçu⁹"); la confiance est vue comme une maladie ("Je me sens en pleine forme. – C'est le trac¹⁰"). On ne croit qu'en une chose : "l'idéal exclu¹¹". Les hommes politiques, réduits à la gesticulation verbale¹², sont à bout de souffle ("Une session de neuf mois, je vais jamais tenir le coup¹³ !" ; "Tenir, jusqu'aux vacances¹⁴ ... !"), ou n'ont de souffle que pour se plaindre de leurs administrés ("Franchement, c'est pas facile avec

1. *Ibid.*, 6 juillet 1996.

2. *Ibid.*, 27 septembre 1993.

3. *Ibid.*, 16 décembre 1995.

4. *Ibid.*, 6 septembre 1995.

5. *Ibid.*, 8 octobre 1995.

6. *Ibid.*, 6 septembre 1989.

7. *Ibid.*, 3 novembre 1991.

8. *Ibid.*, 31 mai 1996.

9. *Ibid.*, 6 mai 1995.

10. *Ibid.*, 8 février 1996.

11. *Ibid.*, 12 juin 1996.

12. *Ibid.*, 23 février 1996, 2 avril 1996.

13. *Ibid.*, 3 octobre 1995.

14. *Ibid.*, 2 mars 1996.

les Français qu'on m'a donnés¹) ! Bref, les héros sont fatigués. C'est bien ce que dit ce style : la forme est perdue.

Mais ce n'est pas en prophète de malheur que s'exprime Pessin (il dénonce la cupidité des millénaristes², et, dès 1985, celle des scientologues de tout poil³). Il s'exprime en artiste et en poète, attentif à une sensation préoccupante. Nous avons déjà en 1985 – à une époque où nous ne nous y intéressions pas encore – repéré ce thème de la nouveauté régressive (à son père ébahi, ex-soixante-huitard, le fils de bonne tenue soutenait : "Un an d'armée, ça ne peut pas me faire de mal⁴ !"). Le temps se retournait : les jeunes sceptiques faisaient la leçon aux parents chimériques ("On vous avait prévenus, les communautés c'est foutu⁵ !").

Il semble même que ce soit sur ce thème de la régression que se soit opérée la transformation du style de Pessin. On remarque, en effet, qu'au début le pessimisme du propos n'empêche pas le dessin d'être soigné, bien formé, cohérent comme un puzzle bien emboîté⁶.

En 1985 s'opère la mue essentielle. C'est l'année où Pessin publie *Les Aventures de Petit-Beur* (Prix international du dessin politique). Parallèlement à ce volume à l'ironie mêlée de tendresse, on voit, de semaine en semaine, les éléments du dessin peu à peu devenir incertains, se déginguer (1985, on peut s'en souvenir comme d'une année tout spécialement empoissée de mélancolie). En 1988 la métamorphose par l'amertume est achevée (comme l'indique le titre du recueil de 1987, *Tout fout le trac !*) avec les personnages informes au style Shadok, ou les petits personnages gentils, perplexes et sans révolte de la *cocoon generation*⁷.

1. *Ibid.*, 16 juillet 1996.

2. *Ibid.*, 18 avril 1996.

3. *Ibid.*, 10 mars 1985.

4. *Ibid.*, 7 mars 1985.

5. *Ibid.*, 24 février 1985.

6. *Ibid.*, 8 janvier 1985.

7. *Ibid.*, 5 janvier 1989.



Fig. 3. – Pessin, *Le Monde*, 5 janvier 1989.

S'il a ainsi trouvé le style traduisant sa sensation de notre époque, Pessin va plus loin. Comme un poète, il nous propose une prise de conscience de ce qu'est devenue notre humanité même, et de ce que signifie ce mal-être psychique. Ce qu'il donne à représenter, c'est une relation perturbée au temps. "Un emploi pour toute sa vie, c'est fini et on ne sait pas quand ça commence¹". L'incertitude fait que le psychisme est désengrené, en état d'attente, incapable de décision ("Je crois qu'on va attendre la jospinette²"). Mais ce flottement dans la durée attaque même la perception de l'histoire. C'est une attitude étrange qui consiste à renier le passé parce qu'il aboutit à un présent décevant ("Si on avait su qu'avant même d'avoir l'Europe, on n'aurait déjà plus de charbon³ !"). Derrière ce comportement de reniement de l'histoire ("C'était une erreur d'enterrer le Christ en Terre Sainte⁴"), derrière ce comportement si peu

1. *Ibid.*, 3 octobre 1996.

2. *Ibid.*, 2 octobre 1996.

3. *Ibid.*, 22 mai 1996.

4. *Ibid.*, 16 mai 1996.

nietzschéen, il stigmatise l'irresponsabilité ("À l'époque on pouvait pas prévoir qu'il y aurait tant de témoins¹"). Toute l'histoire semble atteinte de facticité ("Maintenant il va falloir essayer de comprendre pourquoi ils n'auraient jamais dû se battre²"). Si bien que – sans que je puisse m'y attarder –, il suggère que le négationnisme est un comportement caractéristique de notre époque, une des formes de la dérobade généralisée qui préfère nier les problèmes et les refouler³. Le résultat est cet étrange comportement de décrochement du présent. On avance le dos tourné ("À bas le plan Juppé de l'année dernière⁴"), tout en niant les responsabilités passées, occupé par une satisfaction morose du présent ("Ça va déjà mieux que l'année dernière⁵"), ou plongé dans le bonheur de ses anciens rêves ("J'avais gagné ! j'avais gagné !").

Pour conclure, je voudrais esquisser la physionomie satiriste de Pessin.

Indéritablement, une gravité du propos, qui s'affirme parfois explicitement. Il y a du moraliste chez lui :

– quand il situe dans l'emploi militaire du nucléaire la menace de fin du monde⁷ ;

– quand il proteste contre la peine de mort⁸ ;

– quand il se fait l'écho du suicide de Stefan Zweig ("Quand on commence à brûler des hommes, l'envie du suicide n'est jamais loin⁹") ;

– quand il lance un avertissement solennel : "Oublier ce qui arrive aux autres, c'est oublier ce qui va nous arriver¹⁰." C'est cet engagement moral qu'a récompensé en 1988 le Prix du bon sens au 3^e festival de la caricature politique d'Épinal¹¹.

Mais sa démarche n'est pas prédicante. Il joue de la dérision, mais d'une dérision très complexe.

Elle dénonce et ridiculise, certes ; en particulier l'usage qui est fait de l'innovation, d'une innovation qui fait écran et ne nous permet pas de renouveler quoi que ce soit, au contraire elle crée la stagnation ou le déclin.

1. *Ibid.*, 12 juin 1996.

2. *Ibid.*, 28 septembre 1996.

3. *Ibid.*, 4 mai 1996.

4. *Ibid.*, 12 septembre 1996.

5. *Ibid.*, 7 mai 1996.

6. *Ibid.*, 21 avril 1995.

7. *Ibid.*, 21 juin 1996.

8. *Ibid.*, 9 février 1996.

9. *Ibid.*, 7 mai 1996.

10. *Ibid.*, 7 juin 1996.

11. *Ibid.*, 27 mars 1988.

Mais cette dérision déride aussi, elle produit un allègement intérieur, ("Rien de tel que l'éphémère sensation d'avoir tout terminé¹") et autorise une volonté d'agir sans illusion, mais responsable et prête à tout, même à l'échec ("Conseil n°12 : répéter trois fois à voix haute : J'y arriverai pas. Et retourner au travail²").

Car il s'agit tout de même de retrouver les clefs du futur – la nostalgie du passé risque de nous reconduire à la barbarie primitive³. Oui, il s'agit bien de préparer un avenir positif, humain ("Y a des jours comme ça, le fascisme ne passe pas⁴"), de faire reculer la morosité ("C'est le désespoir qui va être déçu⁵") – tout en parlant sur le mode neutre, car il ne s'agit pas de s'enivrer à nouveau de grands rêves trompeurs. La clef de l'avenir, c'est sans doute l'amour du présent.

C'est, il me semble, ce que permet le style ironique et allusif de Pessin, qui rappelle continuellement *autre chose* que l'on nous fait oublier, l'espace en particulier, espace du monde⁶, espace du temps⁷, espace de la nuit⁸ – qui sont autant d'appels à l'aventure.

Par l'effet d'une sourde révolte, le sentiment du désespoir rafraîchit en nous le désir d'entreprendre.



Fig. 4. – Pessin, *Le Monde*, 23 août 1989.

1. *Phosphore*, octobre 1995.

2. *Ibid.*

3. *Le Monde*, 20 juin 1993.

4. *Ibid.*, 5 mai 1995.

5. *Ibid.*, 12 janvier 1996.

6. *Ibid.*, 22 septembre 1996.

7. *Ibid.*, 22 juin 1996.

8. *Ibid.*, 28 juillet 1991.

Et c'est pourquoi je voudrais terminer sur cette charmante et ironique (à la fois) image de tendresse et d'espoir¹ – analogue à l'illustration du catalogue de l'exposition –, en soulignant une ultime fois les trois dimensions du dessin de Pessin : le miroir qui provoque la prise de conscience et le réveil ; le symbole qui éveille un jeu de résonances ; le diagnostic prophétique, en quelque sorte, qui, par l'informe, attire notre attention sur ces *vices de forme* qui finissent toujours par se manifester et qui gangrènent tous les efforts d'innovation.

1. *Ibid.*, 23 août 1989.